préparatifs et tient à égaliser ses forces militaires avec celles de l'Allemagne.

L'armée russe, dit la correspondance militaire de la *Revue Britannique*, marche à grands pas. La cavalerie et l'artillerie ont plus particulièrement été l'objet d'importantes modifications. Le nouveau système de recrutement adopté fonctionne régulièrement, il produit déjà des résultats remarquables. Le contingent annuel a été porté de 150,000 à 185,000. Les bataillons de forteresse ont été augmentés. Il y a maintenant 19 divisions de cavalerie régulière au lieu de 10, et 70 régiments au lieu de 50. Le nombre des chevaux a été porté de 34,000 à 50,000. L'artillerie a été remaniée ; 34 batteries de 8 pièces ont été transformées en 48 batteries de 6 pièces. Le matériel a été également changé. Un canon en acier bronzé ressemblant au canon Uchatius, a été substitué à la pièce de bronze. En un mot, l'armée russe est de beaucoup supérieure à ce qu'elle était en 1870, et dans quelques années d'ici, quand l'organisation nouvelle sera achevée, la Russie sera peut-être dans la possibilité de disputer la supériorité militaire à l'Allemagne.

Puis, résumant tout ce qu'il a dit sur les armées des autres nations, le correspondant ajoute : " Les armées permanentes de l'Europe comptent en temps de paix deux millions et demi d'hommes. Les budgets sur le pied de paix absorbent deux milliards et demi de francs. Enfin, une mobilisation générale mettrait neuf millions d'hommes sur pied."

A ce compte, tous ceux qui, depuis le bon abbé de Saint-Pierre, ont rêvé ou rêvent encore la paix universelle, nous paraissent devoir en être pour leurs rêves !

P. C.

Québec, 26 juin 1876.

NOS GRAVURES

La révolution de Constantinople.

Nous avons, dans notre dernier numéro, annoncé la révolution qui vient de s'accomplir à Constantinople, et donné le portrait du nouveau souverain, Mourad V. Nous publions aujourd'hui trois dessins qui retracent les principales scènes de cette tragédie.

Ce sont les ministres qui en ont pris l'initiative, à la suite du refus nettement formulé par Abd-ul-Aziz de faire certaines réformes dans sa manière de vivre et de fournir sur son trésor particulier les subsides indispensables à la répression de l'insurrection de la Bosnie et de l'Herzégovine.

En conséquence, le grand vizir, Méhémed-Ruchdi-Pacha, le ministre de la guerre, Hussein-Avni-Pacha, Midhat-Pacha, ministre sans portefeuille, et le Cheik-ul-Islam firent, dans la nuit du 29 au 30 mai, occuper militairement tous les alentours du palais de Dolma-Baghtché, où se trouvait Abd-ul-Aziz, auquel le général Redif-Pacha fut chargé d'aller annoncer qu'il était déposé et qu'il devait quitter le palais.

C'est la scène de l'investissement, par la troupe, du palais de Dolma-Baghtché que représente notre premier dessin. Ce palais, dont la porte est très-belle, a été bâti sur le Bosphore par le sultan Abd-ul-Medjid, prédécesseur d'Abdul-Aziz et père de Mourad V. Il offre extérieurement un mélange de tous les styles, et une grande profusion d'ornements. L'intérieur a été décoré tout à fait dans le goût moderne. Il contient de beaux appartements et un théâtre pour la cour.

Dans notre second dessin, on voit le côté du même palais en bordure sur le Bosphore. Il est percé de plusieurs portes à fleur d'eau, par la plus grande desquelles le sultan d'abord, puis son harem furent embarqués dans des caiques préparés à l'avance, puis dirigés sur la pointe du séraïl, vers laquelle on voit, dans notre troisième dessin, la petite flottille voler, rapide comme la flèche, sous les efforts vigoureux des rameurs.

On sait que c'est dans le kiosque qui est à cette même pointe du séraïl qu'Abdul-Aziz fut d'abord enfermé, mais pour peu de temps. Bientôt après, en effet, il était, sur l'ordre du nouveau sultan, transporté et installé au palais de Tchéragan, voisin de celui de Dolma-Baghtché.

Jusqu'au dernier moment, on avait cru pouvoir compter que la tragédie se dénouerait sans effusion de sang. Mais une dépêche officielle du 4 juin, communiquée

à l'agence Havas par l'ambassade ottomane, est venue nous déromper. Cette dépêche portait que " Abd-ul-Aziz-Khan, qui donnait depuis quelque temps des signes évidents de dérangement d'esprit, s'étant enfermé dans ses appartements du palais de Tchéragan, s'est donné la mort en s'ouvrant les veines du bras avec des ciseaux qu'il avait cachés sur lui."

Les Pavots.—Rien de joli, mais rien de difficile à faire comme un tableau de fleurs. La palette du peintre a à lutter contre ce que la nature a produit de plus éblouissant comme coloris. Si l'inspiration ne vient pas à son aide, il fera une œuvre terne et qui paraîtra bien pâle à côté du modèle. Mais, en revanche, si l'artiste, en face de ses fleurs, se sent envahi par ce *je ne sais quoi* auquel on doit les grandes œuvres, nous aurons probablement une jolie toile de plus, comme les *Parvots*, par exemple.

Il n'est pas compliqué dans sa disposition ce charmant tableau ; on a entassé pêle-mêle les pavots dans un verre de forme étrange, mais ces fleurs vivent, elles ont l'air de vous regarder, de vous sourire ; leur désordre même est gracieux, élégant et très-vrai. Les unes sont droites, roides, hautaines un peu ; d'autres, hélas ! — tout est fragile en ce monde — commencent à s'effeuiller lentement et leurs débris jonchent le tapis.

En somme, ce sont de ces tableaux qu'on regarde avec plaisir et qu'on revoit avec un plaisir nouveau.

La locomotive du chemin de fer Q., M., O. & O. détenue sur les quais de Montréal.

La conduite des commissaires du Havre en refusant au contracteur du chemin de fer Québec, Montréal, Ottawa et Occidental la permission de poser des lisses temporaires sur les quais pour transporter ses engins et wagons à Hochelaga, a soulevé l'indignation du public canadien. Il est difficile, en effet, de se rendre raison de ce refus. Aucun des motifs allégués par les commissaires ne paraît sérieux. Celui d'empêcher le trafic et d'obstruer les quais, par exemple ; lorsque le contracteur s'engageait à ne prendre que six heures pour faire son chemin de fer et l'enlever à mesure que son convoi avancerait, remettant les quais dans leur état antérieur ; que cette partie du havre est la moins fréquentée, et que, dans ce moment, le commerce y est à peu près nul ; et que le Grand-Tronc occupe des lisses permanentes toute la longueur des quais où le commerce est très-actif, sans que personne n'ose se plaindre. Les autres raisons valent encore moins, et ne regardent que le contracteur.

Les engins, qui se nomment : " G. B. de Boucherville," et : " Rév. A. Labelle," sont très-beaux et solides. M. Macdonald, le contracteur, a dû faire des arrangements pour les transporter par eau. G. E. D.

La pêche au saumon.—C'est dans les rivières tributaires du Saint-Laurent, et celles qui se déchargent dans le Golfe, que la pêche au saumon offre le plus d'agrément et de profit. Dans quelques-unes de ces rivières, le pêcheur habile peut, en moyenne, prendre dix, quinze, ou même vingt saumons dans une journée. Mais n'en prendrait-il que cinq, sa journée est bien payée, et l'exercice est déjà fort. Car tout n'est pas de voir sauter le poisson à la mouche et de le piquer à l'hameçon. Ce n'est là que le début. Ce poisson vigoureux, se sentant blessé, s'élance dans les profondeurs, franchit les rapides, se heurte contre les rochers, bondit hors de l'eau, replonge de nouveau, et mène, pendant une demi-heure, un vacarme furibond. C'est pendant ce temps que se déploie l'adresse du pêcheur. Il s'attache à sa victime et ne la quitte pas d'un instant. Il tient sa perche et sa ligne tendues, de manière à ne jamais permettre à l'hameçon de se détacher, mais à ne pas rompre la ligne fine qui retient le poisson. Le saumon s'élance-t-il, le pêcheur laisse dérouler la longue ligne, la tenant toujours roide. Le poisson revient-il vers son ennemi, celui-ci fait jouer son rouet, et reprend le fil

dévidé. En même temps, il relève sa perche et la replie en arrière, de sorte que le pauvre saumon ressent toujours son lien. C'est ce qui s'appelle noyer le saumon. Au bout d'un quart-d'heure, d'une demi-heure, quelquefois plus longtemps, le beau poisson se fatigue, se laisse amener tout doucement près du rivage, où de son dard, de son fer recourbé, ou de son filet, le pêcheur ou son assistant complète la capture du saumon, et le dépose sur le gazon, palpitant et étincelant sous les rayons du soleil.

Personne ne peut connaître l'émoi, l'entraînement, l'envivement de cette lutte et de cette victoire, que celui qui en a joui. Mais aussi, ce n'est pas à chacun qu'il est permis, aujourd'hui, de se récréer de la sorte. Le voyage est coûteux, les rivières sont protégées et louées, le temps et l'argent sont rares. Nous devons donc nous contenter, pour le quart-d'heure, de regarder la jolie gravure que nous publions, et de porter envie à nos voisins plus fortunés.

G. E. D.

BONHEUR ET LONGÉVITÉ

" S'il est utile, dans l'état de maladie, d'étendre sa vue au-delà de soi-même, combien n'est-ce pas plus utile encore pour se prémunir contre le mal !"

La raison est le résultat de la bonne harmonie entre l'imagination et la volonté. Que cette harmonie soit naturelle, c'est-à-dire, qu'elle se rapproche d'une manière immédiate de l'ordre réglé par Dieu, et le rationalisme aura sa raison d'être, parce qu'il ne sera que l'expression de la loi divine. Entendu de cette manière, il s'élèvera bien haut au-dessus de ce rationalisme grossier qu'un matérialisme immoral seul a pu concevoir.

Pour être un homme de raison, il suffit donc d'être un homme de volonté ; et pour devenir un homme de volonté, il ne faut que réprimer les mauvais penchants de notre imagination. S'habituer à vouloir est tout aussi facile que croupir dans la lâche habitude de ne jamais vouloir. Nous insistons sur ce point, convaincu que nous sommes que la plupart sont loin d'admettre cet avancé, qui, pour nous, est la base fondamentale, la pierre angulaire de toute la science du bonheur.

Et, cependant, il ne devrait pas y avoir de doute à ce sujet.

Quel est celui qui n'a pas été témoin des choses les plus étonnantes produites par la volonté ? Leibnitz raconte que, afin de pouvoir résister aux tourments, un Italien mis à la torture se proposa d'avoir continuellement en vue le gibet. On l'entendit répéter à plusieurs reprises : *Do ti vedo* (je te vois), ce qu'il expliqua ensuite quand il fut échappé. Est-ce que parmi les épisodes de 1837, on n'a pas vu de nos Canadiens donner un exemple de volonté aussi héroïque ? Qui n'a pas entendu raconter la folie de Poutré ? Pour échapper à la potence, dressée sous les murs de sa prison, il simule le fou furieux, au point de tromper ses plus intimes amis. Il nous avoue lui-même que, quand sa volonté faiblissait, il pensait à la corde, et à lui comme à l'Italien de Leibnitz, cela centuplait le courage.

Un stoïcien voulant démontrer au grand Pompée que la douleur n'est pas un mal, joignit l'exemple à la leçon et triompha sur lui-même d'une violente attaque de goutte... Miracles de courage, de volonté, parmi tant d'autres que je pourrais citer à nos molles générations dont toute la force consiste à faiblir toujours... Oui, tous ces exemples doivent frapper les esprits et les convaincre qu'une volonté énergique peut tout, et leur faire répéter à tous, avec une école antique : " L'esprit veut, le corps obéit." Maxime sublime dans sa simplicité...

Ainsi, d'après les quelques études que nous avons exposées au lecteur, il est admis que la volonté, plus puissante qu'Hercule, n'a point les bornes du *vec plus ultra* chez quiconque veut la cultiver ; au contraire, elle est l'immensité dans son étendue, le génie dans sa force. Ce qui va suivre concernera d'une manière directe ce qui

constitue essentiellement le bien-être moral et le bien-être physique. Des influences morales surtout établiront cette douce harmonie ; cela n'empêche pas, néanmoins, que nous étudierons les influences hippocratiques, telles que : influences des aliments solides et liquides, des climats, etc.—question qui mérite certainement l'attention de tout homme qui veut approfondir le sujet qui nous occupe. Néanmoins, comme nous le donnons à entendre, cette deuxième partie ne sera que secondaire ; sa place sera proportionnée à son importance. En effet, quel ridicule que celui de ces philosophes qui voulaient l'inertie pour allonger la vie ; d'un Cardan, qui désirait nous réduire à l'immobilité des plantes ; d'un Bacon, qui conseillait des onctions huileuses pour empêcher la transpiration et ménager ainsi les sources de vie ; d'un Maupertius, qui demandait qu'on se couvrit le corps de poix, comme si tous ces différents phénomènes de notre existence en étaient les éléments constitutifs principaux, et comme si, ménagés, ils devaient assurer de longs jours et un bonheur parfait ! Arcane que tout cela... A Pline et à tous les naturalistes anciens et modernes, à tous, sans en excepter l'Althotas d'Alexandre Dumas, cherchant dans l'innombrable variété des plantes celle qui devait être un antidote à la mort, à eux aussi nous pouvons dire : Arcane que tout cela ! Cela n'empêche pas que plus d'un encore caresse l'ambition charlatane de découvrir, un beau matin, un élixir de longue vie, comme d'autres ne désespèrent pas encore de changer le charbon en diamant, ou le mouvement d'un jour en un mouvement d'une éternité.

Ce sont là autant de rêves que ne pourra jamais suivre la douce réalité ; autant de voix auxquelles l'écho ne saurait jamais répondre ; autant d'espérances qui préparent des déceptions de plus en plus cruelles. Cultiver sa volonté de manière à la rendre apte à ne commander que le bien, voilà le seul moyen de résoudre ce grand problème. A ceux qui hésiteront à nous comprendre, nous dirons que la volonté, ainsi définie, est toute la volonté divine, seulement qu'elle est exprimée dans un style peu théologique... Nous dirons plus : elle ne doit faire qu'une avec la véritable religion, qui, elle-même, doit être entendue dans le sens que lui donnait une femme célèbre : " La religion, disait en effet Mme de Staël, n'est rien si elle n'est pas tout, si l'existence n'en est remplie, si l'on n'entretient pas dans l'âme cette foi à l'invisible, ce dévouement, cette élévation de desirs qui doivent triompher des penchants vulgaires auxquels notre nature nous expose..." Comprendons tous que la même foi à l'invisible, pour la volonté comme pour la religion, est indispensable à leur existence et à leur perfectionnement, et nous deviendrons des Titans véritables, qui feront rougir les Titans du paganisme ; car le ciel, qu'ils n'ont pu atteindre, viendra jusques à nous.

SÉVERIN LACHAPPELLE,

Ville Saint-Henri.

M. D.

UN CHIEN ENRAGÉ EN BALLON.—Un très-étrange événement s'est produit le 11, au petit village d'Yverres, près de Paris.

Deux aéronautes, MM. Sivant et Chaussé, venaient d'y survoler le gonflement de leur ballon le *Français*, et se préparaient à monter dans la nacelle, lorsque tout à coup s'élança dans le cercle des travailleurs un énorme chien de berger, l'œil sanglant, l'écume à la bouche, manifestement enragé.

Tout le monde jeta un cri de terreur ; mais le chien, sans mordre personne, s'élança d'un bond dans la nacelle, et là, rigidement campé sur ses pattes, resta immobile et effrayant.

—Coupez la corde ! cria M. Chaussé.

Un jardinier du nom de Payen, qui était là, obéit, et le ballon s'éleva d'un saut à une hauteur énorme. Cinq minutes après, il avait disparu avec son terrible voyageur, et l'on ne sait pas encore ce qu'il est devenu.

* *

Un soir, chez madame de Girardin, un de ces importuns que l'on trouve partout et qui fatiguent les gens de leurs airs importants et de leur verbiage fastidieux, était adossé à la cheminée, et jouait son rôle habituel.

—Mon Dieu ! dit Théophile Gautier qui se trouvait là, en se penchant à l'oreille de la spirituelle chroniqueuse—quel singulier pistolet !

—Plus encore que vous ne croyez—répliqua-t-elle—il n'y a jamais moyen de le faire partir.